



HENRY C. SMITH.

Pendant une campagne électorale où M. Henry C. Smith était candidat au Congrès, il promit aux électeurs qu'il se ferait baptiser, et les dames de Woodstock, Michigan, veulent qu'il tienne sa promesse.

La Journée de Noël

Nous venons d'assister à une des plus belles célébrations de Noël que tout honnête esprit, que tout bon chrétien puisse rêver.

Jamais nous n'avons vu à cette époque de l'année, un firmament plus radieux, un soleil plus vivant.

Chose étonnante, la Journée de Noël, quelque soit d'ailleurs l'heure, joyeuse ou triste, des éléments, a toujours passé pour être la plus bruyante de l'année.

Hier, au contraire, rien de pareil. Calme complet dans les rues les plus bruyantes.

C'est dans les institutions de charité, dans les salles, dans les hôpitaux, dans les orphelinats qu'a régné la plus grande joie.

Dans toutes les églises catholiques, dans tous les temples protestants, partout où l'on se vante d'être chrétien, les cérémonies religieuses ont été splendides.

dées et d'un caractère extrêmement solennel. Il nous faudrait une colonne pour citer toutes les congrégations qui ont été hier dignement l'anniversaire de la naissance du Sauveur des hommes.

En résumé, une des plus belles et des plus complètes fêtes de Noël auxquelles nous ayons assisté depuis notre enfance.

La Nouvelle-Orléans a noblement célébré le dix-neuvième siècle, et la justice divine sera en tenir compte durant le vingtième qui va commencer.

ALLEMAGNE.

Au cours d'une récente discussion du budget au Reichstag, le baron de Thielman, secrétaire d'Etat à l'office du Trésor, a déclaré que, depuis l'état de cette année, il s'était produit une transformation dans le domaine économique.

Nous devons nous attendre, dit-il, à un certain nombre d'années pendant lesquelles l'Allemagne s'affaiblira peu à peu; mais nous pouvons nous réjouir de constater que cet affaiblissement ne se produira pas, comme ce fut le cas en 1873, sous la forme d'un krach général.

Le budget de l'empire ne saurait négliger de tenir compte de cet affaiblissement.

Quant à l'augmentation progressive des primes sur l'exportation des sucres, des pourparlers secrets ont été engagés avec l'Autriche-Hongrie, la France et les Etats confédérés de l'Allemagne, pour parler qui n'ont pas encore abouti à un résultat définitif, mais sont de nature à constituer la base sur laquelle on pourra établir des conventions.

Le projet de loi sur l'imposition des vins moussoux va bientôt être présenté au Reichstag. Le projet sur l'imposition de la sacharine est l'objet d'une étude assidue, mais il est douteux qu'il puisse être présenté avant longtemps.

Le budget de l'année prochaine avait été établi, en somme, conformément aux principes qui dominent encore dans la pratique.

Pour l'exercice 1901, il nous faut 53 millions de francs de plus que l'année dernière et, par suite, l'affectation de certains excédents de recettes aux Etats confédérés devra être suspendue.

LE DEBARQUEMENT EN ANGLETERRE ET NAPOLEON Ier.

Autour du camp de Boulogne. Paris, 14 décembre.

Comment évoquer en un tel raccourci l'effort considérable du Premier Consul en vue du débarquement de ses troupes en Angleterre? Le général Mercier ne pouvait manquer d'invoquer une autorité aussi illustre, et il a souligné très logiquement les résultats obtenus en Egypte dans des conditions presque analogues, du moins quant au transport des troupes.

On était en 1803. L'Angleterre de propos délibéré, venait de violer, et par conséquent de rompre le traité d'Amiens. Malte tentait ses longues dents: elle y mordait, et, trouvant le fruit à sa convenance, s'en empara. Le Premier Consul, peu endurant par nature, estima que le procédé était vil, et il communiqua son sentiment aux trois grands corps de l'Etat: Sénat, Corps législatif, Tribunal.

Boulogne était le centre. Du "camp de Boulogne" partiraient les ordres: la marine s'y préparait, tandis qu'une armée formidable serait organisée, du Texel au Pyréen, qui pourrait envahir ses masses avec la plus extrême rapidité.

Cette époque, grâce à la loi sur la conscription, l'armée se composait de 480,000 hommes, dont 100,000 en Italie, en Hollande, dans le Hanovre et aux colonies. Le Premier Consul en désigna 150,000 pour le débarquement. C'était assez, car ces hommes savaient faire la guerre: ils se battaient admirablement et mouraient en héros.

Une lettre du ministre de la marine, l'amiral Decrès, indique qu'une centaine de bâtiments étaient sacrifiés d'avance.

On commence à croire fermement dans la flottille que le départ est plus prochain qu'on ne le pensait, et on n'a promis de s'y préparer bien sérieusement. On s'étonnerait sur les dangers et chacun ne voit que César et sa fortune.

francs fut consacrée par lui à l'armement d'une frégate de trente canons. Toutes les communes de la République, les grandes corporations suivirent cet exemple.

L'Amiral lui-même en est là. Il ne vous a jamais présenté de plan, parce que dans le fait il n'en a point. D'ailleurs vous ne lui en avez point demandé. Ce sera le moment de l'exécution qui le décidera.

On en était là au début de 1804, c'est à dire que neuf mois avaient suffi pour mettre à peu près tout en œuvre, et le Premier Consul se disposait à agir quand éclata la conspiration de Georges et de Pichegru.

L'amiral Villeneuve perdit tout par sa pusillanimité. Quand il parle de la troisième coalition, Thiers dit justement qu'il ne s'agissait pas d'égalier ou de surpasser les Anglais sur mer.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe a ramené en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking.

Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des fortes les moutons errants au alentours.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe a ramené en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking.

Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des fortes les moutons errants au alentours.

Les idées de tous les subalternes ne passent pas la limite de la rade ou de son courant. Il raisonnent du vent, du mouillage, de la ligne d'embarquement comme de votre affaire.

de la ligne d'embarquement comme de votre affaire. Quant à la traversée, c'est votre affaire. Vous en savez mieux qu'eux, et vos yeux valent mieux que leur lunettes.

L'Amiral lui-même en est là. Il ne vous a jamais présenté de plan, parce que dans le fait il n'en a point. D'ailleurs vous ne lui en avez point demandé.

On en était là au début de 1804, c'est à dire que neuf mois avaient suffi pour mettre à peu près tout en œuvre.

L'amiral Villeneuve perdit tout par sa pusillanimité. Quand il parle de la troisième coalition, Thiers dit justement qu'il ne s'agissait pas d'égalier ou de surpasser les Anglais sur mer.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe a ramené en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking.

Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des fortes les moutons errants au alentours.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe a ramené en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking.

Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des fortes les moutons errants au alentours.

Les idées de tous les subalternes ne passent pas la limite de la rade ou de son courant. Il raisonnent du vent, du mouillage, de la ligne d'embarquement comme de votre affaire.

M. Kruger et les chiromanciens.

Les mains de M. Kruger intéressent les chiromanciens, et Mme de Thèbes en publie dans la Vis illustrée, une description et un commentaire.

L'index, qui commande l'action, égal au médium qui la retient. L'un précipite l'homme, l'autre l'arrête. Leur union marque à la fois la décision et la sagesse.

Le dé à coudre de la reine Wilhelmine. Tous les oncles ayant un cadeau à faire n'auraient pas eu l'idée simple et charmante du président Kruger.

Un chien danois. Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe a ramené en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking.

Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des fortes les moutons errants au alentours.

Un des derniers paquebots revenant de l'Afrique australe a ramené en Angleterre un grand chien danois qui a pris une large part à la défense de Mafeking.

Il avait sans doute été employé naguère comme chien de berger, car on découvrit qu'il s'entendait admirablement à ramener sous le feu des fortes les moutons errants au alentours.

Les idées de tous les subalternes ne passent pas la limite de la rade ou de son courant. Il raisonnent du vent, du mouillage, de la ligne d'embarquement comme de votre affaire.

AMUSEMENTS.

THEATRE "MESSENET". "The King of the Opium King" est devant, contre l'attente générale, la pièce en vogue du moment.

THEATRE DE L'OPERA. Il y a ce soir, en matière de la soirée, deux très belles chambres à l'Opéra de la rue Bourbon.

THEATRE TULANE. Beaucoup de monde, hier à la matinée du Tulane, on l'on donnait la pièce en vogue, "Barbara Franchie".

GRAND OPERA HOUSE. "Pava Ticket 210" obtient un succès qui ne fait que grandir à chaque représentation.

Athénée Louisianais. CONCOURS DE 1900. PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année.

Le dé à coudre de la reine Wilhelmine. Tous les oncles ayant un cadeau à faire n'auraient pas eu l'idée simple et charmante du président Kruger.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

INFAME!

Par George Spitzmuller.

SIXIEME PARTIE.

DIX ANS APRES.

PRIMAVERA.

Se trouvant donc à la tête d'un capital considérable, Daniel venait à Rome s'installer en villégiature.

tariste amoureux de la nature qu'un artiste désireux de reproduire, de se poser en face d'elle pour essayer de lui ravir son éternel secret.

Pendant un de ces séjours sur les bords du Tibre, il lui arriva une aventure romanesque.

C'était en 1881. Un bel après midi de mars, Daniel se promenait aux alentours de Pincio.

Il allait devant lui, un peu au hasard, lorsque, tout à coup, une douce mélodie lui fit lever la tête vers le premier étage d'une maison d'aspect assez engageant, située dans la rue Santa-Pietra.

A une fenêtre ouverte, une jeune fille couvait en chantant. Daniel s'arrêta ébloui.

Un instant, il crut voir vivre un médaillon de Murillo. Ce profil idéal, couronné d'une superbe chevelure blonde, avait quelque chose d'idyllique.

La jeune fille ne s'était point aperçue qu'un bas, en passant la contemplait.

Ette continuait à chanter: Dites, la jeune belle, Où voulez-vous aller? La ville ou le village, La tristesse ou la joie?

Chose curieuse, l'inconnue chantait sans le moindre accent italien.

Attentif et charmé, Partheyny ne perdait pas une note de la barcarolle.

Il semblait cloué sur la place, dans une sorte d'extase, et ne quittait point des yeux la charmante apparition.

quittait point des yeux la charmante apparition. Fut-elle attirée par la puissance magnétique de ce regard?...

La jeune fille tourna la tête du côté du peintre.

Celui-ci se troubla aux rayons de deux magnifiques yeux bleus. On fut un éclair entrevu à peine.

Un vif incarnat monta aux joues de l'inconnue.

Effarouchée, elle ferma sa fenêtre, et en même temps, la chanson cessa.

Daniel s'en alla à pas lents et se retourna plusieurs fois, espérant revoir encore la délicieuse créature. Mais les croisées demeuraient obstinément closes.

Daniel avait bien noté dans son esprit le numéro 26 de la maison, rue Santa-Pietra.

Il entra chez lui très intrigué. Qui était cette adorable et fugitive figure? Il aurait donné, pour le savoir, la valeur d'un de ses meilleurs tableaux.

En tous les cas, ce devait être une Française, sa manière de chanter la romance l'indiquait clairement.

"Quelle est belle!..." répétait-il mentalement. "Quelle est belle!..."

Il en rêva la nuit suivante. Et le lendemain, sa première pensée fut pour la jeune fille du Pincio.

Daniel avait à cette époque vingt-neuf ans. C'était un joli garçon dont l'élegance native se complétait d'une recherche de

mise suffisante, non excessive. Epris d'art et plein de sentimentalité subjective, il n'avait encore aimé personne. Mais son cœur ne demandait qu'à parler et à être compris.

L'inoubliable minute d'hier avait suffi à le rendre amoureux, et cet amour s'était dévoré d'autant plus subitement, plus fortement, que celle qui en était l'objet paraissait à Partheyny plus enveloppée de mystère.

L'après-midi, à la même heure que la veille, il prit le chemin du Pincio.

Quelle chose lui disait qu'il "la" reverrait?...

Il se sentait porté par des ailes. L'espoir ne fut pas menteur. Elle se trouvait là, occupée à travailler encore. Mais elle ne chantait plus.

Daniel passa lentement devant la maison. C'est à peine s'il osa lever les yeux. Ce rapide regard se rencontra avec celui de l'inconnue laissant tomber sur lui au même moment.

Cette fois, ce fut au tour du peintre de se troubler. Il rougit, lui aussi, comme un écolier, et continua sa marche.

A l'extrémité de la rue, seulement il eut la hardiesse de se retourner. La fenêtre était restée ouverte, et de loin, les grands yeux d'azur le suivaient.

Il semblait à Daniel qu'un rayon de soleil entrât en lui. Cet instant lui parut être le

premier où il eût réellement vécu.

Il venait d'être effleuré par l'aile de l'Amour.

Est-il besoin de dire que le lendemain, il revint dans la rue Santa-Pietra et qu'il rencontra encore les regards de sa mystérieuse enchanteresse?

Ce jour là, il s'hardit jusqu'à esquiver un sourire.

On le lui rendit.

A cette heure, une fois eût proposé à Daniel de monter tout droit au paradis, qu'il aurait nettement refusé.

Dans l'intervalle, il s'était discrètement renseigné auprès des rares Italiens qu'il fréquentait, alléguant, pour colorer d'un prétexte artistique sa curiosité amoureuse, qu'il avait vu, au numéro 26 de la rue Santa-Pietra, une jeune fille dont la tête ferait un splendide modèle.

Nul ne put lui répondre. Personne ne connaissait la beauté blonde.

Cependant, au bout d'une semaine de recherches, Partheyny savait ceci:

La jeune fille était d'origine italienne, mais née en France. Elle vivait avec ses parents; sa mère avait été la nourrice de la fille du duc d'Estravallera, un haut fonctionnaire de l'ambassade d'Italie à Paris.

D'ailleurs, avait-on ajouté, il est difficile d'être exactement renseigné. La fille et la mère mènent une existence très retirée, très casanière.

Les voisins ne leur connaissent pas de relations. On croit que le duc d'Estravallera leur sert une pension qui doit être, en tous les cas, très modique, car les deux femmes travaillent, pour les magasins, à des ouvrages de broderie.

Le père, un homme barbu, n'a pas l'air commode.

—Savez-vous le nom de la jeune fille? avait demandé le peintre à la personne qui le renseignait.

—Dans le quartier on l'appelle Primavera. J'ignore son nom de famille.

Primavera!... Ce nom fit tressaillir le peintre. Il se rattachait à des souvenirs lointains qu'il lui était difficile maintenant de préciser.

Daniel interrogea sa mémoire, et bientôt certains faits lui revinrent à l'esprit. Il avait connu à Paris, dix ans auparavant, un ménage italien qui perchait sur les hauteurs de Montmartre et dont le métier consistait à poser chez les peintres et les sculpteurs.

C'était la famille Bambino.

Il se rappelait que le mari avait servi de Modèle de Christ, chez lui, alors qu'il demeurait rue de Cîteaux, en garni, à côté du Marin du "Vengneur".

La femme posait les têtes de madones; celle-là aussi était nourrice, comme la mère de la jeune fille du Pincio; leur enfant s'appelait Primavera.

Elle était née en France où ses parents habitaient depuis longtemps déjà.

A cette époque la fillette pouvait être âgée de cinq ou six ans. Mais Daniel se souvenait qu'elle avait les cheveux et les yeux très bruns, tandis que l'inconnue de la rue Santa-Pietra possédait le type et la coloration des blondes.

Les cheveux foncés d'ordinaire avec l'âge au lieu de devenir clairs, et il n'y a pas d'exemple de brunelles qui, de noires, aient pris ensuite la nuance assurée.

En outre, la Primavera des Bambino de Montmartre était plutôt laide, alors que celle-ci ressemblait aux merveilleuses créatures immortalisées par le pinceau des grands maîtres.

—Non, conclut Partheyny après avoir réfléchi. Ce ne peut être les mêmes gens. Il n'y a là qu'une similitude de prénom et il est inutile de m'en occuper davantage.

Voilà ce que se disait Daniel en se dirigeant vers le Pincio où, pour la cinquième ou sixième fois, il allait faire sa promenade quotidienne dans l'espoir de voir la souriante image de la belle enfant aux yeux bleus.

Oh! comme il était charmant ce sourire bien connu de peintre maintenant! Comme il découvrait de superbes dents blanches, lorsque s'entr'ouvraient les lèvres de Primavera, aussi rouges que des baies d'alisier.